

Alicja Żuchelkowska

Université Adam Mickiewicz, Poznań

**APPROCHE TRANSLATORIQUE DES RELATIONS ENTRE  
LES ACADIENS ET LES QUÉBÉCOIS.  
*BRUNANTE* D'HERMÉNÉGILDE CHIASSON EN  
POLONAIS**

**Abstract :** The aim of this paper is to demonstrate how elements manifesting cultural identity present in a source text affect translator's attitude towards the source culture. Based on qualitative studies of translators' attitudes towards this kind of text the author intends to present modifications proposed by different translators, concerning relations between the Acadians and the Quebec French, in Herménégilde Chiasson's novels « Brunante ». Hence, the author would like to demonstrate that in the case of cultures that are little known by target text readers the translator's attitude toward a given literary work sometimes bears the hallmarks of an ideological choice, thereby shaping readers' perceptions and assumptions towards the source culture.

**1. Écriture d'Herménégilde Chiasson dans le contexte  
minoritaire acadien**

Dans la plupart des textes francophones d'origine acadienne la langue d'écriture, le français, reste dans un rapport complexe avec la langue dominante sur le territoire canadien, l'anglais. Dans ce type de textes, il s'agit d'une réalité « autre » exprimée dans un français ne correspondant pas toujours d'une manière exacte aux normes linguistiques hexagonales, telles que présupposées par le lecteur étant habitué aux standards du français de France ou bien celui du Québec. En plus, la représentation de l'œuvre minoritaire se voit dotée d'un spectre sémantique particulièrement large qui peut être étendu à tous les aspects et tous les produits de l'activité humaine. La multiplication, dans tous les secteurs de la création artistique, d'ouvrages difficilement classables (car génériquement et linguistiquement diversifiés) entraîne, provisoirement du moins, une perturbation générale du régime normal de l'identification générique de l'œuvre minoritaire et de ses caractéristiques, étant donné que l'écriture minoritaire répond aussi aux

tendances à l'hétérogénéité textuelle, culturelle et linguistique, tellement présentes dans la société contemporaine.

En effet, ce regain d'intérêt pour tout ce qui est plurilingue, hétérogène, minoritaire, bref en marge des cultures et langues dominantes, est sans doute imputable aux hantises de notre société confrontée à l'éclatement des modes de vie traditionnels et à la dispersion identitaire. Il correspond aussi au climat postmoderniste des œuvres contemporaines, tout autant qu'à un nouvel état de la sensibilité culturelle, désormais réceptive à cette face cachée de l'identité contemporaine qui fut si longtemps la proie du silence. À l'imprécision du terme « plurilingue » et « minoritaire » vient encore s'ajouter, chez la quasi-totalité des auteurs acadiens, la tendance à la métaphorisation des langues employées. S'il était une homologation possible des formes que revêtait la littérature plurilingue, elle ne pourrait en aucun cas procéder des « étiquettes » qu'on leur appose, même si les termes utilisés relèvent des catégories génériques dûment répertoriées, tels le *texte bilingue*, *périphérique* ou *langue tierce*. En effet, l'ensemble des dénominations employées offre l'image de la confusion et de l'amalgame, quels que soient les domaines linguistiques et les cercles culturels considérés.

De cet amalgame on voit naître au Canada, si l'on reprend l'idée de Paré : « depuis une trentaine d'années seulement, des littératures minoritaires embryonnaires de langue française, très conscientes de leur origine et de leur originalité, très vivantes, très vitales, malgré l'enlisement inéluctable des communautés culturelles et ethniques dont elles émanent » (18). Dans ce type de littératures minoritaires, « la prise de conscience de l'identité de l'artiste (...) passe nécessairement par la définition des rapports spécifiques qu'il entretient avec sa culture et son milieu sans doute, mais aussi avec l'Autre » (Robichaud 59). La langue en tant que système complexe s'impose à tous les membres d'une communauté donnée, mais aussi cette langue est à la fois propre à chaque individu qui s'en sert d'une façon particulière, en y introduisant souvent des innovations. Bien que la « marge des variations qu'autorise l'usage idiosyncratique [soit] toujours étroitement circonscrite dans les limites imposées par l'exigence de continuer à être compris » (Kristeva 32), dans le cas que nous analysons ici, Herménégilde Chiasson sait en profiter et en tirer des effets qui rendent ses textes si exceptionnels et individuels.

Tout d'abord, il faut remarquer que les marques plurilingues de l'acadianité ne constituent pas la caractéristique la plus visible de la création artistique de Chiasson. Les évidences de l'identité acadienne de ses protagonistes se placent plutôt du côté de l'implicite, de l'inachevé, du non-dit : comme si l'on devait en faire une introduction clandestine, une sorte de contrebande au sein du tissu littéraire, afin que le texte soit « digestible » au lecteur francophone autre qu'acadien. Sur trente-quatre nouvelles constituant l'ensemble du recueil *Brunante*, seules onze manifestent les traits palpables de

la présence de l'identité des francophones du Nouveau-Brunswick ou des relations entre les Acadiens et les Québécois. Ayant une attitude semblable envers l'anglais du point de vue des enjeux socio-politiques, linguistiques ou culturels, dans l'œuvre de Chiasson les deux communautés règlent différemment leur statut minoritaire et l'identité culturelle dans les contacts mutuels. Pour les Acadiens, les Québécois reprennent le rôle des dominants jusqu'ici réservé aux anglophones canadiens. La position du pouvoir et l'état hiérarchique des relations se voient donc maintenus et perpétués selon les mêmes axes que le rapport anglophones – Québécois.

Dans le recueil en question le lecteur peut rencontrer entre autres la nouvelle *Les Acadiens de Montréal* (54-59) dont le contenu identitaire se joue sur l'opposition entre le Québec et l'Acadie, l'opposition que nous exposerons dans cet article en la distribuant selon les axes sémantiques présents dans sa traduction vers la langue polonaise.

## 2. Trois axes d'analyse translatorique

La méthodologie adoptée dans la suite de notre analyse est délibérément une méthodologie comparatiste se basant sur l'étude translatorique des cas sélectionnés, et ceci pour deux raisons principales. Premièrement, il nous a paru intéressant de vérifier si la description initiale des relations entre les Acadiens et les Québécois est gardée dans le texte traduit ou si elle subit des changements ou même des modifications considérables et parfois travestissant l'image originale. Deuxièmement, on peut repérer une analogie intrigante entre le type de relations qu'entretiennent le texte original avec le texte traduit, ainsi que les Acadiens avec les Québécois. Tous les deux représentent le cas d'une relation *asymétrique*, basée sur une structure hiérarchique; alors que le texte traduit aspire toujours, mais n'atteint jamais, à l'indépendance créatrice et littéraire de l'original (se présentant ainsi comme inférieur car subalterne par rapport à ce dernier), le même type d'asymétrie est ressenti par les protagonistes acadiens de Chiasson. Ils se considèrent toujours en référence aux Québécois qui, de leur côté, se positionnent comme supérieurs, répétant de cette façon l'asymétrie inévitable de l'acte traduisant.

Le corpus sur lequel nous avons travaillé est constitué de huit traductions de la nouvelle *Les Acadiens de Montréal*, toutes réalisées par des traducteurs professionnels et expérimentés dans le domaine de la traduction littéraire. Étant donné que le travail de traduction fut accompagné d'une suite d'enquêtes et d'interviews portant sur les choix traductologiques mis en œuvre et que les textes n'ont pas été publiés jusqu'ici, les traducteurs ont exprimé le souhait de garder leur anonymat. De ce fait, nous n'évoquons pas leurs noms dans cette analyse.

Le choix des exemples provenant de la littérature acadienne n'est pas non plus aléatoire ni hasardeux. C'est l'intraduisibilité apparente de cette littérature minoritaire, due à l'éloignement culturel et linguistique par rapport à la culture polonaise, qui a attiré notre attention. Suivant le modèle de Berman (*L'épreuve de l'étranger* 298), on peut accorder à cette intraduisibilité apparente de la littérature acadienne une valeur non négligeable, étant donné qu'elle engendre non seulement une forte « pulsion de traduire » (Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne* 74), mais surtout qu'elle incite le traducteur à trouver d'autres voies, d'autres techniques, bref à dépasser ses limites et ses acquis. Ainsi, « il nous faut partir d'un paradoxe initial : toute traduction entend abolir mais en même temps maintenir l'altérité et la diversité des langues et des cultures. Mais toute traduction peut esquiver ou bien affronter ce paradoxe » (Coutel 393). Cette vision se complexifie encore si l'on considère que, d'un traducteur à l'autre, et dans l'économie particulière de chaque œuvre, la traduction représente chaque fois une donnée de valeur différente, depuis la tentative initiale, encore « timide » de trouver la technique appropriée, jusqu'aux choix linguistiques et culturels pleinement assumés.

Étant tout à fait conscient du fait qu'« au Canada, le vide épistémologique sur les rapports entre les groupes nationaux et ethniques ainsi que les droits demandés par et accordés à ces groupes est [...] étonnant » (Winter 9), par le biais de cette étude comparatiste nous tentons de compléter, du moins partiellement, cette lacune en proposant au lecteur d'examiner les liaisons entre les deux communautés francophones en question à l'aide de la traduction. Pour nous aider à cerner ce processus complexe, nous avons choisi de nous servir des trois axes thématiques, regroupant les principaux sujets entamés par l'auteur dans *Les Acadiens de Montréal* : le questionnement identitaire, le facteur spatial et le sentiment de l'exiguïté de la communauté acadienne par rapport au Québec.

### 3. Questionnement identitaire

Puisque « la figure fraternelle de l'Étranger devient (...) la clé de toute différence identitaire et de tout discours sur la culture commune » (Paré 17), le sujet du questionnement identitaire des Acadiens constitue sans aucun doute le premier axe de réflexion scientifique. Plurivocal (car très souvent plurilingue) et donc rebelle à la facticité de l'exhaustivité systématique, le texte minoritaire s'offre en effet idéalement à la potentialisation identitaire par sa manière de placer la langue, voire l'identité linguistique, au centre du processus cognitif, sans pour autant désespérer d'une relation future avec la langue dominante et la culture centrale. *Brunante* n'en est pas une exception.

Une manière d’appréhender les exemples mentionnés, que nous préférons ici, est de comparer le fragment original d’avec deux traductions sélectionnées parmi huit effectuées. Le premier exemple fait entrer au cœur de l’analyse la notion très importante dans l’analyse identitaire des relations entre les Acadiens et les Québécois, à savoir la notion de *québécoïté* :

Le seul avantage de cette porte est celui de la longue marche qu’il faut ensuite effectuer pour traverser l’aéroport en direction de la sortie, ce qui a pour effet de nous réveiller, tout en **nous acclimatant à notre québécoïté** (54).

La notion de *québécoïté* signifie dans le fragment donné « pour plusieurs Québécois, la question identitaire qui continue de faire problème. Dans plusieurs milieux, le débat sur l’identité ennuie, agace, comme si, non sans complaisance, nous n’en finissons pas de nous regarder le nombril » (Bédard 1). En plus, *la québécoïté* est dotée de plusieurs traits métaphoriques : en terme figuratif elle participe à la création d’une « représentation mentale autre que leur référence virtuelle » (Blanchard 87), constituant ainsi une construction symbolique et fonctionnant en tant que chaîne d’associations implicites. L’image métaphorique créée par l’emploi symbolique de la *québécoïté* exige en même temps l’utilisation d’un langage symbolique « fondé sur le même schéma que le langage verbal » (Blanchard 156). Autrement dit, le repérage et le décodage de l’image métaphorique au cours de la traduction exige une connaissance approfondie du code culturel fonctionnant au niveau de la culture minoritaire donnée. Selon Blanchard (162), le rapport entre le signe, l’image extralinguistique et le code culturel peut être présenté d’après le schéma suivant :

$$\text{fonction-signe} = \frac{\text{forme signifiante}}{\text{image (objet représenté)}} \text{ code culturel}$$

où par la fonction du signe – linguistique ou culturelle – une forme produit un sens dans une langue ou une culture par la manière dont elle y fonctionne. Or, la *québécoïté* ne remplit aucune fonction dans la culture polonaise, d’où les tentatives modificatrices des traducteurs ayant pour but de rendre sa signification en polonais :

Jedyną zaletą piątej bramki jest długi spacer przez lotnisko, który musimy odbyć żeby dostać się do wyjścia. Dzięki temu łatwo się rozbudzić i z marszu **odnaleźć się w quebeckim klimacie** (*se retrouver dans le climat québécois*)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous traduisons les fragments soulignés dans tous les exemples des traductions polonaises.

Dans le texte de départ les Acadiens, étant arrivés à Montréal, se voient en quelque sorte obligés de revêtir l'identité québécoise, ne serait-ce que pour ne pas contredire sa fonction symbolique et connotative. Or, dans la première traduction examinée, la structure employée par le traducteur – « quebecki klimat » - rétrécit considérablement la portée du dénominateur original. Dans l'œuvre de départ l'association identitaire, toute implicite et symbolique qu'elle soit, est indubitablement présente. Par contre, dans le processus traduisant vers le polonais on envisage la québécity presque uniquement en termes géographiques, en soulignant avant tout l'aspect physique de l'arrivée au Québec, suggérant de cette façon au lecteur polonais que le climat au Québec – et seulement le climat – est différent du celui en Acadie, d'où la nécessité de la part des Acadiens de s'y habituer.

Dans la deuxième traduction du même fragment, les modifications mises en jeu par le traducteur sont d'une importance encore plus flagrante. Non seulement il réduit sémantiquement la portée du verbe « se réveiller » - qui évoque dans le texte original le fait de devoir laisser de côté l'identité acadienne en arrivant à Montréal – au syntagme nominal « nowe bodźce », décidément moins complexe au niveau connotatif, déformant ainsi l'ensemble des significations originales de la nouvelle sur le plan dénotatif et essentiellement linguistique. En plus, il déploie une nouvelle vision de la *québécity* dans le texte d'arrivée ; une vision perçue de l'extérieur qui sous-tend que les Acadiens considèrent les Québécois comme étrangers et se sentent en quelque sorte exclus tout aussi bien de leur identité francophone manifeste que de leur territoire :

Jedynym plusem takiego jej umiejscowienia jest możliwość rozbudzenia się, dzięki długiej drodze jaką trzeba przebyć, aby dotrzeć do wyjścia, a w trakcie której co chwila odbieramy nowe bodźce, które nie odbijają się bez echa **na naszym postrzeganiu Quebeczyków** (*notre vision des Québécois*).

Dans l'exemple suivant du premier axe translatorique analysé, le narrateur présente l'une des protagonistes de la nouvelle comme quelqu'un ayant dénié ses origines acadiennes, « échappé au chiac » et oublié ses particularités linguistiques afin de recommencer une nouvelle vie à Montréal et de faire partie du camp des « vrais francophones ». L'acadianité de la protagoniste est soulignée avant tout par l'emploi des structures sémantiques appartenant au dialecte acadien de la région de Moncton (le *chiac*), telles que « c'est right beau » et « worry pas ta brain ». Cette démarcation linguistique de l'identité des personnages n'est pas typique, comme nous l'avons déjà évoqué, pour l'écriture de Chiasson dont les empreintes identitaires se manifestent en général d'une manière plus implicite dans la couche textuelle. Néanmoins, dans le cas analysé, le niveau plurilingue joue le rôle prépondérant dans

l'évocation identitaire de la protagoniste, en soulignant ainsi les différences entre les parlers francophones du Nouveau-Brunswick et du Québec :

Elle avait échappé **au chiac** pour s'adonner **au joul**. **Elle ne dirait plus jamais "c'est right beau" ni "worry pas ta brain"**. Elle faisait partie du Canada français, sorte d'entre-deux, de limbes linguistiques précédant l'appartenance au Québec" (37).

En ce qui concerne les marques plurilingues de l'identité acadienne dans l'œuvre de Chiasson, les traducteurs se servent en général d'une approche herméneutique afin d'effectuer l'exégèse du texte plurilingue, dans le sens où : « l'exégèse a pour tâche la compréhension du texte en lui-même. L'herméneutique met en lumière ce qu'il signifie pour son interprète et ses contemporains » (Patte 13). Plusieurs traducteurs interviewés (six sur huit interviewés) soulignent en outre le caractère tout à fait hasardeux de la distribution des séquences textuelles plurilingues dans les nouvelles de Chiasson, ce qui ne facilite pas d'y dégager un ordre afin d'en faire usage lors du choix des techniques de traduction. Les interviewés étaient de toute manière extrêmement conscients du fait que, durant l'acte traduisant, les termes plurilingues, ou ce qui en tient lieu, ne peuvent être simplement transportés d'une langue à l'autre. Il leur faut alors trouver une autre solution, celle qui répondra le mieux aux besoins du récepteur final.

Dans les cas analysés, cette solution se veut délibérément une sorte de voie médiane entre la volonté de garder dans le texte d'arrivée les marques de l'identité plurielle de la protagoniste, et les efforts faits afin de rendre le même texte plus intelligible et pénétrable pour le lecteur final. Ainsi, dans le premier exemple le traducteur a finalement opté pour la solution suivante (après hésitations, en particulier autour de la traduction des lexèmes dialectaux), en renonçant partiellement à la nuance d'étrangeté (par l'élimination complète des tournures caractéristiques de l'acadien employées par l'auteur) mais en essayant de conserver le caractère culturel du passage mentionné en laissant place aux lexèmes anglais *trendy*, *cool* et *nice* afin de souligner le caractère plurilingue du contexte culturel de l'œuvre :

Wyzbyła się **angielskich naleciałości dialektu z Moncton (les marques anglaises du dialecte de Moncton)**, by oddać się **poprawnej francuszczyźnie Quebecu (le français correct du Québec)**. Nigdy już nie powie, że **coś jest „trendy”, „cool” albo „nice”**. Od tej pory stanowi część **prawdziwej, francuskojęzycznej Kanady**, dbając o czystość języka i przynależąc do Quebecu.

En plus, les notions désignant les deux dialectes – *chiac* et *joul* – sont rendues en polonais par la technique d'étoffement employée par le traducteur dans un but explicatif : interrogé, le traducteur a justifié sa démarche en

soulignant le fait qu'il voulait « montrer au lecteur polonais les relations entre les différents dialectes français du Canada ». « Angielskie naleciałości dialectu z Moncton », ainsi que « poprawna francuszczyzna z Quebecu » portent toutefois des traces d'une manipulation traductologique évidente; alors que le *chiac* est réduit dans la traduction à l'évocation de ses marques anglaises seulement, le *joual* se voit doté d'une charge affective favorable par l'emploi de l'adjectif « poprawny », suggérant ainsi implicitement au lecteur polonais que seul le dialecte québécois est considéré comme acceptable parmi les francophones canadiens. Cette image est aussi renforcée par l'ajout de l'adjectif « prawdziwa [...] Kanada », renvoyant à la province du Québec, dont la présence n'est pas détectable dans l'œuvre originale. Ainsi, la découverte de l'Autre par le récepteur polonais s'effectue par le biais d'une vision identitaire qui s'éloigne de celle exposée dans la nouvelle originale. « Cette découverte de l'Autre au travers d'un transfert linguistique est à la fois une marque d'intérêt et de curiosité et le garant de la préservation d'une identité » (Ballard 14). Or, dans le cas analysé, la préservation identitaire est confrontée aux déformations significatives encourues durant le processus traduisant : l'identité acadienne, comparée à celle québécoise, se trouve en position nettement inférieure dans le texte d'arrivée à la suite soit des ajouts adjectivaux de la part du traducteur, soit des étoffements linguistiques impliquant l'emploi des substantifs connotés affectivement.

Dans la deuxième traduction du même fragment, le traducteur entreprend lui aussi des procédés divers (notamment l'étoffement et l'explication dénotative) pour transférer les marques plurilingues vers la langue polonaise ; cependant ce transfert ne s'effectue qu'au niveau dénotatif. Il nous semble que cette stratégie fut dictée par le souci que pour le récepteur polonais, qui n'a peut-être jamais entendu parler d'Acadie et des francophones canadiens, cette image de la francophonie canadienne ne s'avère trop exotique ou même insolite durant la lecture. Ainsi, les notions renvoyant aux deux dialectes – *chiac* et *joual* – sont à nouveau expliquées par le traducteur à l'aide des étoffements du texte au niveau dénotatif. Néanmoins, cette fois-ci le traducteur renonce à l'emploi des ajouts adjectivaux à caractère subjectif, comme c'était le cas de la première traduction, en se penchant plutôt du côté du développement textuel à caractère démonstratif et en soulignant avant tout l'appartenance géographique des dialectes en question :

Opuściła region **akadyjskiego żargonu „chiac”** (*le jargon acadien “chiac”*), by zanurzyć się w **montrealskim „joualu”** (*le “joual” de Montréal*). **Nigdy nie wypowie już tamtych charakterystycznych sformułowań** (*Elle ne prononcera plus jamais ces paroles spécifiques*). Należy do Kanady francuskiej, czyli do czegoś pomiędzy, ponieważ lingwistyczny czyściec uprzedza przynależność do Quebecu.



La traduction n'est jamais une activité neutre et impartiale. Au contraire, « la traduction, comme activité de communication, agit sur le langage et crée de nouveaux rapports d'altérité » (Simon 21), en marquant ainsi le texte par des particularités susceptibles d'en modifier la signification. Dans le fragment ci-dessus, le traducteur établit de « nouveaux rapports d'altérité » en se décidant à ne pas transférer en polonais les structures plurilingues de l'original, et en les remplaçant par une phrase : « Nigdy nie wypowie już tamtych charakterystycznych sformułowań ». L'acadien de la protagoniste devient ainsi « des paroles spécifiques », censées être bannies de sa nouvelle vie à Montréal. Le traducteur se sert ici de la réduction de l'écart culturel, en éliminant les marques plurilingues qui risqueraient de « perturber » la compréhension du texte d'arrivée. La réduction de l'écart culturel est dans certains cas parfois nécessaire, non parce que le traducteur veut « faire vite » et se faciliter la tâche mais parce qu'il tente de faire comprendre la culture étrangère aux lecteurs qui n'en possèdent pas de notions précises.

Il faudrait souligner aussi le fait que, durant les enquêtes post-traductions, les traducteur se sont souvent posés la question du bien-fondé de leurs décisions, en se demandant à maintes reprises si le choix de ces techniques de traduction basées sur l'explication dénotative et l'élimination des éléments plurilingues du texte d'arrivée n'était pas le signe de leur incapacité à résoudre les problèmes traductologiques des marques plurilingues et de l'identité plurielle mentionnés. En plus, l'axe du questionnement identitaire a apparu pendant notre enquête comme le plus pertinent parmi les trois axes présentés ; d'où, peut-être, l'importance des obstacles qu'il a engendrés durant le processus traduisant.

#### **4. Facteur spatial et l'éloignement**

Christian Jacob fait remarquer que ce qui fonde le lexique de l'espace et son pouvoir de représentation, ce serait plutôt la connotation que la dénotation (209). Il est possible de désigner le même référent à l'aide de différents mots pour évoquer différentes actions qu'on y fait, différentes émotions qu'on y ressent. Nous allons donc parler de la mise en scène de l'espace montréalais dans les nouvelles de Chiasson essentiellement dans la perspective des représentations logées dans l'écart entre l'individu acadien et le monde québécois, et qui président à son identification. Les configurations spatiales présentes dans *Les Acadiens de Montréal* constituent ainsi le deuxième axe d'analyse traductologique que nous proposons d'étudier dans notre article. L'axe en question, contrairement à l'axe précédent où les marques de la supériorité des Québécois dans la traduction polonaise étaient liées à leur suprématie linguistique due au caractère plus « acceptable » de leur dialecte et

à l'étendue géographique de celui-ci, est fondé sur la mise à jour de l'inéquilibre dans les relations entre les Acadiens et les Québécois à l'aide de la présentation de l'espace et des notions qui y sont attachées.

Ainsi, dans l'œuvre de Chiasson le lecteur attentif voit apparaître une nette démarcation spatiale entre la province du Québec et celle du Nouveau-Brunswick, s'effectuant soit selon l'attitude des protagonistes envers l'espace québécois, soit selon la perception du Québec en termes de grandeur et splendeur tout aussi bien culturel qu'économique, ce qui implique en même temps la vision du Nouveau-Brunswick en termes de déclin identitaire et d'appauvrissement intellectuel<sup>2</sup>.

L'exemple présenté ci-dessous constitue une illustration idéale de la perception de l'espace se manifestant dans les nouvelles de Chiasson. L'un des protagonistes des *Acadiens de Montréal*, évoquant ses sentiments envers la ville de Montréal, se concentre surtout sur la vision de la ville marquée d'envie et de reproches. Montréal se manifeste chez Chiasson sous sa double forme d'endroit de hantises contemporaines et d'espérances d'une vie meilleure<sup>3</sup>. Chargés d'un sentiment d'infériorité et décidés en même temps de reconstruire leurs configurations identitaires dans un espace différent, « les Acadiens de Montréal » sont déchirés entre la valorisation positive de la plus grande ville québécoise et le ressentiment lié à la question d'appartenance identitaire francophone, refusée aux Acadiens par certains habitants du Québec. D'où l'apparition dans le texte des paroles suivantes de l'un des protagonistes :

Je serais toujours étranger aux yeux de ceux dont le seul titre de gloire est souvent celui de leur anonymat au sein de cette ville, Montréal, **lieu de notre ressentiment et de nos rêves exagérés** (57).

Par contre, dans la traduction vers le polonais cette déchirure à la fois identitaire et spatiale de quelqu'un perdu dans « l'anonymat » montréalais est supprimée au profit d'une péjoration spatiale citadine. Ainsi, en polonais Montréal se manifeste uniquement comme lieu de l'échec pour les Acadiens y vivant, lieu où leurs « rêves sont exagérés ». En effet, le traducteur se laisse guider par la dernière épithète de la phrase, en omettant d'introduire dans le texte polonais la précision sur le « ressentiment » éprouvé par les Acadiens envers les Québécois :

---

<sup>2</sup> Cette dernière attitude sera analysée dans le paragraphe suivant.

<sup>3</sup> Il est très intéressant de remarquer une attitude semblable chez Sherry Simon lorsqu'elle évoque la division linguistique de la ville de Montréal (2006).

Zawsze będę obcy w oczach tych dla których tytuł chwały jest często związany z anonimowością w Montrealu, miejscu gdzie **nasze odczucia i marzenia są wygórowane** (*lieu où nos sentiments et rêves sont exagérés*).

En effet, dans l'original l'espace montréalais est façonné d'une manière plus ambiguë en termes des relations entre deux communautés francophones. Contrairement à l'axe du questionnement identitaire analysé dans le paragraphe précédent, où les traducteurs emploient des procédés ayant pour but de renforcer l'image de la « domination » linguistique et culturelle des Québécois, dans le cadre de cet axe le traducteur supprime une partie de l'énoncé initial durant le processus traduisant. Cela a pour effet de réduire la complexité du message de départ à une simple évocation d'aspirations « exagérées » de la part des Acadiens.

## 5. Petitesse versus grandeur

Dans toutes les nouvelles de Chiasson contenues dans le recueil *Brunante*, les notions de petitesse et de grandeur se jouent dans plusieurs configurations textuelles, tout aussi bien matérielles et ancrées dans la réalité géographique qu'abstraites et métaphoriques. Ce troisième axe d'analyse traductologique est lié étroitement au facteur spatial présenté dans le deuxième axe et le complète dans la mesure où l'immensité et l'éloignement géographique de la ville de Montréal font preuve matérielle de sa domination et sa supériorité sur la ville de Moncton, la plus grande ville acadienne et néo-brunswickoise. Ainsi, Chiasson utilise volontiers la structure « grande ville » comme synonyme de Montréal, soulignant de cette façon sa prépondérance par rapport à la géographie acadienne :

Comme nous étions très en avance, nous avons décidé de faire un détour pour aller visiter une de ses amies qui s'était depuis peu installée dans la **grande ville** (54).

Ce qui est caractéristique pour la création littéraire de Chiasson, c'est le fait que l'évocation spatiale de la province du Québec se manifeste presque dans tous les cas sous forme d'allusions concernant la géographie ou la dimension de la ville de Montréal. D'où les choix des traducteurs présentés ci-dessous. Dans la première traduction, le traducteur opte pour une solution n'étant *à priori* qu'un exemple de la traduction littérale proprement dite :

Tego ranka podróżowałam z koleżanką z pracy. Mieliśmy jeszcze sporo czasu, więc zdecydowaliśmy się odwiedzić jedną z jej przyjaciółek, która niedawno zamieszkała w „**wielkim mieście**”.

Ce qui attire l'attention du lecteur c'est pourtant l'emploi, apparemment insignifiant, des guillemets dans le texte polonais. Le traducteur se rend compte qu'il ne pourra pas éveiller, même partiellement, les mêmes chaînes d'associations chez le récepteur polonais en ce qui concerne la ville de Montréal dans les yeux des Acadiens protagonistes des nouvelles de Chiasson : il s'incline alors plutôt vers une expression à caractère purement dénotatif en employant la traduction syntagmatique et en répétant le syntagme nominal initial. De cette manière, il laisse au récepteur polonais la peine de deviner tout le bagage émotionnel qui pèse sur les termes mentionnés et lui fait connaître la présence du contenu implicite uniquement par l'emploi des caractères de la ponctuation.

Dans la deuxième traduction analysée, le traducteur choisit un autre procédé afin de rendre l'expression « grande ville » : supposant que la « grandeur » présumée de la ville de Montréal appartient à la chaîne d'associations connotatives propres aux communautés francophones du Canada, mais difficilement pénétrables par le récepteur polonais, il passe à la couche dénotative dans la traduction polonaise, en utilisant le toponyme nécessaire. Ainsi, le lecteur du texte d'arrivée est capable de situer l'endroit en question dans l'espace géographique de la nouvelle. Néanmoins, la manifestation implicite renvoyant à l'idée de l'importance et de la splendeur montréalaise se voit éliminée du texte polonais :

Tego ranka jechałem razem z koleżanką z pracy. Byliśmy dużo przed czasem, więc postanowiliśmy trochę zjechać z drogi i odwiedzić znajomą, która niedawno zamieszkała w **Montrealu**.

Le fragment suivant constitue un exemple très intéressant des rapports entre les Acadiens et les Québécois en termes du facteur d'infériorité de l'espace acadien. Alors que dans la majorité des cas où le troisième axe d'analyse se manifeste chez Chiasson, il est construit autour de l'évocation de la grandeur spatiale, intellectuelle et culturelle de Montréal, dans l'exemple en question cet axe se concentre autour de la ville de Moncton, perçue comme « laide », « invivable », somme toute « une horreur ». L'opposition entre Moncton et Montréal, entre Acadie et Québec, est soulignée ainsi à l'aide de la présentation de la « petitesse » présumée de Moncton, une ville non seulement petite mais moche de surcroît :

Jean-Guy Pilon avait écrit autrefois dans la revue *Liberté*, dans un numéro consacré aux Acadiens: "**Moncton est une ville laide qui doit bien être l'œuvre de quelqu'un**", voulant dire qu'il est impensable que les gens laissés à eux-mêmes puissent générer une pareille horreur (55).

De prime abord, la lecture de la première traduction du fragment analysé suppose que l'on prenne en compte non seulement le contenu dénotatif du texte en tant que tel, mais aussi toute la complexité de la chaîne implicite d'associations évoquée par le nom de la ville. Or, le traducteur supprime la signification de la deuxième proposition de l'original, en se concentrant sur la provenance historique du toponyme *Moncton*. Pour ce faire, il recourt à son bagage cognitif, afin d'ajouter dans la traduction les éléments non-existants dans le texte de départ :

Jean-Guy Pilon napisał kiedyś w gazecie *Liberté*, w numerze poświęconym Akadyjczykom: „**Moncton zawdzięcza nie tylko swoją nazwę brytyjskiemu oficerowi, ale również brzydotę**” (*Moncton doit à l'officier britannique non seulement son nom, mais aussi sa laideur*), chcąc powiedzieć jak niewiarygodne jest to, że ludzie pozostawieni sami sobie potrafią zgotować podobny horror.

C'est de cette manière que le traducteur est amené à faire la distinction entre ce qui renvoyait plutôt à l'idée de petitesse métaphorique de la ville de Moncton et ce qui était de l'ordre de la chaîne associative des connotations, reprenant plus ou moins la distinction entre la couche dénotative et connotative du texte. Puisque le nom propre examiné ci-dessus a une fonction symbolique censée créer une représentation mentale autre que son référent dénotatif (ce qui est pertinent pour tous les termes chargés affectivement, qu'ils soient noms propres ou pas), le traducteur est en devoir d'envisager les mêmes types de stratégies dont il se servirait pour le transfert des noms communs. Ainsi, il peut expliquer le contenu dénotatif et connotatif (s'il en est capable) au récepteur polonais, et traduire « les parties constituant sa manifestation graphique dans la langue d'origine » (Jonasson 70). Pourtant, dans le cas analysé, le traducteur va encore plus loin : il attribue au général britannique nommé Moncton non seulement le nom de la ville, mais aussi sa laideur, soulignant de cette façon l'influence nocive des anglophones sur la ville et ses habitants, influence qui n'est pas explicitée dans l'ouvrage de Chiasson.

L'impossibilité de traduire toutes les connotations négatives liées à la ville de Moncton peut amener le traducteur à d'importants compromis et des déplacements déformant la signification initiale. Ainsi, dans la deuxième traduction du même fragment, le traducteur omet les éléments soulignant la laideur de Moncton, en construisant l'image métaphorique du toponyme uniquement autour de l'évocation des raisons inconnues de son existence :

Moncton to **miasto, które ktoś zbudował z niewiadomych powodów (c'est une ville que quelqu'un a créée pour des raisons inconnues)**.

En choisissant la neutralisation et l'élimination des contenus textuels, qu'ils soient dénotatifs ou connotatifs, le traducteur semble être la proie d'une pulsion réductrice en même temps que d'une fascination du raccourci textuel. Son choix se veut alors écriture de généralisation, tendant à une sorte de neutralisation culturelle et célébrant le contenu dénotatif en dépit de la couche métaphorique liée au nom de la ville. En plus, les configurations bâties sur les contrastes Montréal-Moncton/petitesse-grandeur, si chères à Chiasson, semblent disparaître complètement du texte polonais. En effet, le repli sur le côté purement informationnel des énoncés et l'élimination de certaines de leurs parties, représente un danger inhérent à l'exigence de traduction littéraire elle-même et doit être compris comme le signe de l'impossibilité générale du traducteur de « tenir » sa traduction, qui se situerait alors dans une sorte d'inachevé.

## 6. Conclusions

Nul autant que le traducteur, quelles que soient la nature et l'origine des textes qu'il traduit, n'a le sentiment de sa précarité, nul plus que lui ne ressent la fascinante inaccessibilité de l'original, les défis et la vanité de son entreprise. Ceci est d'autant plus véridique et pertinent lors qu'il est question de la traduction des textes faisant partie des cultures minoritaires (comme celle acadienne), où les rapports *dominant-dominé*, *centre-périphérie* se jouent à plusieurs niveaux et sous plusieurs aspects englobant toute leur diversité. En effet, « l'Acadie, c'est au fond une diversité, plus que jamais auparavant. » (Thériault 87). Traduire une œuvre littéraire ancrée dans les configurations acadiennes signifierait ainsi la prise en compte de tout un réseau référentiel et culturel basé sur la diversité des rapports entre l'Acadie et le monde extérieur.

Notre analyse des traductions ne prétend aucunement être exhaustive ni exclusive en ce qui concerne la présentation des rapports entre les Acadiens et les Québécois, étant donné que nous n'avons pris en considération qu'un seul recueil de nouvelles. Chaque traduction est en plus en constant mouvement, vue sous des angles différents selon l'envergure historique, les enjeux identitaires ou la culture d'accueil. L'art de la traduction peut certes se présenter comme du travail d'amateur, un art de faussaire, voire même comme une manipulation et une déformation de l'ensemble des significations initiales. Il ne faut pas oublier pourtant que l'achèvement de la traduction ne signifie pas qu'elle soit « finie » et que son intégrité n'est pas simple fonction de son intégrité au niveau de l'écriture, directement et empiriquement perceptible. Bien que certains considèrent la traduction comme une mutilation de l'original, l'œuvre traduite n'est pas forcément infirme, puisque de toute façon la rigidité de l'œuvre peut être une contradiction à la lecture. De cette manière,

l'œuvre traduite ne devrait donc pas être toujours considérée comme inférieure. C'est ainsi que la traduction des relations entre les Acadiens et les Québécois présentes dans le recueil *Brunante* peut être considérée comme une sorte de métaphore renvoyant aux rapports que la traduction entretient avec l'œuvre originale, dans son attitude envers la langue et la culture. En effet, le parti pris traductologique suppose de la part des traducteurs une certaine et toujours « nouvelle » disposition d'esprit, mettant en jeu quantité de vertus subtiles : ouverture aux situations inédites et à d'autres cultures, capacité de vaincre les obstacles traductologiques, d'assumer les enjeux des cultures de départ et d'arrivée, et d'ériger la force du texte final. Les modifications effectuées au cours de ce long chemin, dont nous étions témoins pendant cette analyse, n'en constituent qu'un élément et doivent être considérées uniquement comme un fragment de la disposition d'esprit en question.

### Bibliographie :

- Ballard, Michel. «La traduction comme conscience linguistique et culturelle: quelques repères». *Europe et traduction*. Michel Ballard (dir). Ottawa : Les presses de l'Université d'Ottawa. 1998. 11-25.
- Bédard, Eric. « Malaise dans la québécoité ». *Argument* 8 (2005/2006) : 1-4.
- Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard, 1984.
- . *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard, 1995.
- Blanchard, Robert. *L'interprétation des formes symboliques*. Toulon : Les Presses du Midi, 2002.
- Chiasson, Herménégilde. *Brunante*. Québec : XYZ, 2000.
- Coutel, Charles. «L'Europe comme traduction». *Europe et traduction*. Michel Ballard (dir). Ottawa : Les presses de l'Université d'Ottawa, 1998. 393-404.
- Jacob, Cristian. « La représentation de l'espace : projet pour une réflexion théorique ». *Espaces des autres. Lectures anthropologiques d'architectures*. Paris : Les Éditions de la Villette, coll. « Penser l'Espace », 1987. 198-212.
- Jonasson, Kerstin. « Les noms propres métaphoriques : construction et interprétation ». *Langue Française* 92 (1992): 64-81.
- Kristeva, Julia. « L'autre langue ou traduire le sensible ». *Traduire. Une Europe plurielle* 174 (1997): 31-37.
- Paré, François. *Les littératures de l'exiguïté*. Ottawa : LeNordir, 2001.
- . *La distance habitée*. Ottawa : LeNordir, 2003.
- Patte, Daniel et Aline. *Pour une exégèse structurale*. Paris : Éditions du Seuil, 1978.
- Robichaud, Anne-Marie. « Exil et exclusion : le point de vue des écrivains acadien ». *Revue de l'Université de Moncton* 30.1 (1997) : 51-62.
- Simon, Sherry. *Le trafic des langues: traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 1994.

- . *Translating Montreal. Episodes in the Life of a Divided City*. Montréal : McGill University, 2006.
- Thériault, Léon. *La question du pouvoir en Acadie*. Moncton : Éditions d'Acadie, 1982.
- Winter, Elke. « Les logiques du multiculturalisme dans les sociétés multinationales : une analyse des discours canadiens ». *Revue Européenne des Migrations Internationales* 24.3 (2008) : 7-29.

**Alicja Żuchelkowska** occupe un poste de chercheure dans l'Institut de Philologie Romane de l'Université Adam Mickiewicz depuis huit ans. Depuis quelques années les projets scientifiques se concentrent sur le Canada, et plus spécifiquement sur la traduction en polonais de la littérature des minorités francophones de l'exiguïté et des textes plurilingues. Durant les huit dernières années, elle a publié des articles savants concernant le domaine de la traductologie et les minorités francophones du Canada, ainsi que l'hybridité en traduction. En plus, elle a participé en tant que collaboratrice au projet subventionné: *Le Canada francophone minoritaire en Pologne: la traduction et la réception dans la circulation culturelle horizontale* qui a obtenu une subvention des Fonds d'initiatives internationales du Conseil de Recherches en Sciences Humaines (CRSH) du Canada en 2006. En 2008, elle a obtenu une bourse de complément de spécialisation en études canadiennes pour développer et enseigner un cours spécialisé portant sur le Canada.